Société Française de Musicologie

Solange Corbin de Mangoux (Vorly, 5 avril 1903 -- Bourges, 17 septembre 1973)
Author(s): Jacques Chailley and Denise Jourdan-Hemmerdinger
Source: *Revue de Musicologie*, T. 59e, No. 2e (1973), pp. 312-316
Published by: Société Française de Musicologie
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/928871
Accessed: 23/01/2011 15:40

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=sfm.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Musicologie.*

http://www.jstor.org

NÉCROLOGIE

SOLANGE CORBIN DE MANGOUX*
(Vorly, 5 avril 1903 — Bourges, 17 septembre 1973)

Si des collègues, des confrères, des amis, sont venus ici, parfois de loin et malgré des circonstances difficiles, apporter à Solange Corbin un hommage ému, c'est qu'elle représentait pour eux beaucoup plus qu'un simple collègue ou qu'une simple amie. Tous, nous avons aimé en elle la simplicité affable de son accueil, tous nous avons admiré la rigueur de sa pensée, l'étendue de ses connaissances, la droiture de ses raisonnements ; mais ce sont là, dirai-je, les qualités premières et communes sans lesquelles, dans les hautes fonctions d'enseignement et de recherche qu'elle occupa, elle n'eût pas mérité son poste. Elle était beaucoup plus que cela, et ce que je la remercierai surtout de nous avoir apporté dans sa vie si féconde, c'est une chaleur de spiritualité, un rayonnement personnel échappant à l'analyse, qui faisait qu'après quelques minutes passées avec elle, il était difficile de ne pas se sentir réchauffé et enrichi.

La discipline qu'elle avait choisie était sévère. Dans la rigueur des déchiffrements, des quêtes d'archives, des transcriptions de neumes, un esprit sec eût pu se dessécher encore. Historienne, cette élève d'Halphen n'ignorait rien de la rigueur du métier. Mais elle était aussi musicienne, et savait que si le musicien demande au musicologue de l'éclairer sur l'histoire de son art et sur les problèmes de la technique, il le maudit lorsque, débordant son rôle, il entend supplanter sa propre sensibilité et réduire son art à des listes de références. Elle animait la musique qu'elle étudiait. Sous son impulsion, ses élèves ne parlaient pas seulement de musique, ils la pratiquaient, témoin la vitalité de ce Collegium Musicum qu'elle a suscité à Poitiers, et dont ses disciples ont su, à son exemple, assurer le rayonnement. Quand elle étudiait un problème, elle allait à son cœur même, et savait sous la lettre détecter la vie même de l'évènement, en deviner la signification, en éclairer les prolongements. Découvreuse infatigable, elle a su, de ses nombreux voyages de recherche et d'investigation, notamment à travers les archives du Portugal, faire revivre dans leur esprit comme dans le détail de leurs rubriques, des coutumes oubliées, telle cette *Déposition du Christ*, dont ne subsistent plus ça et là que des vestiges, ou cette *Prophétie de la Sibylle* qui éclaire d'un rai continu l'histoire des origines de notre drame liturgique, source de tout le théâtre moderne. A travers l'étude minutieuse et approfondie des neumes de la notation musicale dans l'ancienne province lyonnaise, objet de sa thèse monumentale, elle a su dégager, des séquences mornes de confrontations morphologiques, tout un contexte historique, vivant et souple de relations, de répulsions, d'oscillations d'influence

---

* Texte de l'allocution de M. J. Chailley aux obsèques de S. Corbin à Bourges, le 21 septembre 1973.

animant la trame préalablement tissée avec méticulosité d'une documentation toujours ample et sans défaut.

Recherchant dans les marges de manuscrits les notations virgiliennes, c'est tout le problème de la culture antique au Moyen Age qu'elle faisait ressurgir, et nulle part cet esprit de synthèse à partir d'une documentation minutieuse n'apparaît mieux que dans ce maître livre de la musicologie moderne qu'est *l'Église à la conquête de sa musique*. André Gide a parlé quelque part de ces spécialisations qui relèvent plus de la conviction que de la compétence. Celle de Solange Corbin était de celles, très rares, qui savent animer la compétence par la conviction.

Mais étudier l'histoire ne pouvait lui suffire. A l'École Pratique des Hautes Études, à l'Université de Poitiers, plus tard à la Faculté libre de Paris, elle a su faire œuvre de chef d'école et d'animatrice. Chacun de ses élèves était pour elle un objet précieux qu'avec des soins infinis, un par un, elle travaillait à modeler non pas à sa propre image, mais en fonction de l'image idéale que permettaient d'entrevoir, pour l'avenir, sa personnalité et ses dons. Elle en parlait avec un véritable amour, tout comme elle parlait des siens, et ne me démentiront pas ceux d'entre eux qui sont ici venus l'accompagner sur cette terre berrichonne, qui fut celle de sa famille et de sa naissance, qu'elle aimait de dilection première et que je connais et aime moi aussi pour y avoir été partiellement élevé.

Elle était profondément attachée à sa terre natale, et elle considérait comme un privilège inestimable, en cette période d'effritement des traditions, d'avoir connu un mode de vie et des manifestations ancestrales aujourd'hui disparues et qui lui permettaient de comprendre du dedans ce qu'elle lisait du dehors ; peut-être est-ce là l'une des clefs de ce qu'avait de fondamentalement honnête, au sens fort de ce mot, un enseignement qui plongeait ses racines dans la réalité de la terre et la conviction de la foi, et non pas, comme d'autres, semblables à ces frondaisons luxuriantes et trompeuses d'arbres coupés, attachés par une ficelle à un mât de nef des fous, par lesquelles un Jérôme Bosch se plaisait à figurer l'illusion factice des connaissances trop vite acquises et coupées de leurs bases vitales et traditionnelles.

J'ai parlé de sa foi. Elle nous en a donné, et surtout dans les derniers moments de sa douloureuse maladie, d'admirables témoignages. Sans doute est-ce à elle que nous devons une grande part de cette spiritualité de son enseignement dont je parlais en commençant. Historienne de la musique d'église, elle a su grâce à elle la vivre du dedans, la faire vivre autour d'elle. Comme beaucoup, elle a souffert de voir ce chant grégorien qu'elle connaissait mieux que personne et dont le Concile Vatican II avait proclamé la primauté, ramené, au nom de ce même Concile, au rang d'activité de catacombe, tandis que l'article de bazar prenait quasi officiellement sa place au pinacle.

Son œuvre qui demeure, ses disciples qui la prolongent, son souvenir qui ne se ternit pas et qui longtemps encore peuplera nos mémoires, son exemple enfin dont les meilleurs d'entre nous sauront se souvenir, tout cela fait que Solange Corbin, pour nous, n'est pas morte.

Camille Bellaigue a rapporté de Gounod un mot admirable : « nous n'emporterons là-haut que ce que nous aurons donné ici-bas ». Solange Corbin a beaucoup donné ici-bas, et c'est pourquoi son souvenir reste pour nous une richesse inestimable.

Jacques CHAILLEY.

Aujourd'hui, 16 novembre 1973, tandis que j'écris la notice biographique de notre professeur, la tant regrettée Solange Corbin de Mangoux, j'apprends un fait ignoré de ses élèves et de ses collègues. Elle avait pris une part active à la Résistance, ainsi qu'en témoignent les deux témoignages suivants :

« Je soussigné, Docteur S. de Sèze, Médecin des Hôpitaux de Paris, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, inscrit dans la Résistance : Groupe Libération Nord, certifie avoir travaillé avec Mademoiselle Solange Corbin de mars 1943 à avril 1944, qui avec un dévouement inlassable à convoyé des jeunes gens à destination de l'Espagne, de Paris jusqu'au relais de Pau ou de Toulouse, faisant preuve d'un grand sang-froid et d'une grande présence d'esprit. Aucun de ces garçons n'a eu d'ennuis aux passages dangereux et ils sont arrivés en Espagne où elle avait, lors de son passage en 1943, organisé un point d'atterrissage à Madrid et un autre à Confranc. [1] Elle s'est également occupée de procurer à des jeunes gens, qui désiraient se soustraire au travail obligatoire en Allemagne, de fausses pièces d'identité qui étaient fabriquées à mon domicile par ma femme et moi-même. Recherchée par la Gestapo, elle a dû passer la frontière à son tour — en pilotant d'ailleurs mon jeune frère qui a, sous sa direction, rejoint les troupes de la France Libre à ce moment là. — A Paris, le 29 octobre 1952 ».

« Je soussigné André Lys, Architecte de l'Administration des P.T.T., professeur à l'École Régionale d'Architecture de Lille, Pensionnaire de la Casa Velasquez ; agent du Réseau Andalousie, Base Espagne, déclare : que Mademoiselle Solange Corbin, qui logeait à la Casa Velasquez, s'occupait d'une filière de passage de France-Portugal et qu'à plusieurs reprises, elle se rendit à Lisbonne et à Alger. Que, d'autre part, le travail accompli par elle fut exécuté avec la plus grande discrétion et avec un patriotisme et désintéressement digne d'admiration. Elle connaissait l'activité de notre réseau, je n'ai eu connaissance d'aucune indiscrétion de sa part. Je suis heureux aujourd'hui de lui manifester mon admiration en lui fournissant ce témoignage et je suis à même d'obtenir de mes chefs la confirmation de ce que j'atteste. Lille, le 12 novembre 1952. »

A plusieurs reprises, elle m'avait parlé de son séjour en prison en Espagne, mais sans insister.

De cette période date son mémoire de l'École Pratique des Hautes Études : *Essai sur la musique religieuse portugaise au moyen âge (1100-1835)*, dédié « A la chère et pieuse mémoire de mon frère Roger tué à l'ennemi, le 20 juillet 1918. Coimbra, novembre 1942, Paris, juillet 1952. » On comprend le poids de cette dédicace.

J'essaierai de dire ici ce qu'il n'est pas possible de chercher dans son œuvre écrite : pourquoi elle a eu tant d'élèves français et étrangers. Son comportement de tous les jours était déjà un enseignement. Son intelligence et sa sensibilité nous séduisaient. C'était un exemple de vitalité et de générosité : elle ne travaillait pas moins de quinze heures par jour ; sa bibliothèque, son appartement étaient presque sans interruption à la disposition des uns et des autres ; sa bourse aussi, et avec la plus grande discrétion. Je dirais plus : son temps. Il n'y avait pas d'heures indues, ni de dimanches, ni même de vacances qu'elle ne laissât disponibles pour nous.

---

1. Confreras ?

Elle était d'abord médiéviste, mais sa grande culture lui permettait de proposer des travaux dans beaucoup d'autres domaines. Elle était vraiment savante ; elle était vraiment musicienne. Elle savait conseiller et diriger des recherches sans peser sur la personnalité de chacun. Elle n'hésitait jamais à envoyer travailler un étudiant auprès d'un collègue d'une autre discipline. Elle voyait loin pour les choses et pour les êtres. Beaucoup d'entre nous lui doivent d'avoir une activité conforme à leurs besoins profonds. On pourrait penser à une certaine démesure dans son dévouement, qui ne s'arrêtait qu'à la limite de ses forces. Elle en était consciente. Mais la discipline et ses étudiants avaient besoin d'elle : cela suffisait pour qu'elle ne comptât pas sa peine. Elle est tombée dans le coma dans le train allant de Boston à New Haven, le 17 avril 1973. Son élève, Diana Dolan qui l'accompagnait, a pris toutes les décisions rapides qui s'imposaient, notamment celle de l'opération. De retour en France, elle allait mieux, surtout en juillet. A l'hôpital, elle travaillait tous les matins et corrigeait encore des mémoires d'élèves, pensait tout le temps à ses étudiants. Elle était rentrée enchantée de son séjour aux États-Unis et faisait toutes sortes de projets pour ses étudiants américains et français. Elle est morte le 17 septembre à 14 heures 10, et repose dans le tombeau familial, au cimetière des Capucins à Bourges.

Née le 5 avril 1903 à Vorly (Cher), elle était issue d'une famille de la robe, déjà connue dans le pays au XVI^e siècle, et faisant partie du barreau de Bourges. Parmi ses ancêtres, des légitimistes et des bonapartistes. C'est dans la vieille ville monarchiste et catholique de Bourges qu'elle fit ses études secondaires. Elle passa en 1918 à Paris la première partie du baccalauréat, mais ne prépara pas la seconde : sa mère craignait la philosophie. Elle a toujours milité à contre-courant : contre l'occupation allemande, contre le gaullisme, contre mai 1968, contre Vatican II. Mais toujours avec une grande honnêteté, un parfait désintérressement et une authentique foi chrétienne : il s'agissait à chaque fois d'un choix raisonné. Elle avait un sens profond des traditions. Ses collègues communistes l'estimaient beaucoup. Elle parlait avec affection et respect des domestiques qui l'avaient élevée. Elle ne se souciait aucunement des origines sociales de ses étudiants.

Jusqu'à l'âge de 25 ans, elle resta au domaine familial pour soigner son vieux père et faire marcher l'exploitation agricole. Cela ne l'empêcha pas de faire de solides études musicales. Elle fut élève de Blanche Selva à la Schola Cantorum (piano et solfège) ; elle travailla aussi avec André Laporte et Marthe Dron. Pour l'harmonie et l'orgue, elle fut élève d'André Fleury. De 1929 à 1932, elle est Maître de chapelle suppléant à Bourges. De 1937 à 1940, elle gagne péniblement sa vie comme secrétaire, mais parallèlement étudie le plain-chant à l'Institut Grégorien de Paris. Le 5 novembre 1944, elle reçoit le titre d'Élève diplômée de la Section des Sciences Historiques et Philologiques de l'École Pratique des Hautes Études. Les commissaires responsables sont Clovis Brunel et Charles Samaran ; le Président de la Section Mario Roques. Son mémoire est fait sous la direction de Louis Halphen à Paris, et de Pierre David à Coimbra. Elle reçoit aussi l'aide de Pierre Le Gentil, Dom Gajard, Dom Beyssac et Amédée Gastoué. Elle termine sa licence ès-lettres en 1946 et obtient successivement les certificats de : Musicologie, Études littéraires générales, Histoire du moyen-âge, Géographie physique. En mars 1940, une bourse de voyage lui permet de passer un mois au Portugal ; elle en aura une autre de février 1942 à janvier 1943 pour son mémoire E.P.H.E. En mars 1943, elle est nommée

à la Casa Velasquez, mais n'occupe pas le poste à cause de la guerre. En 1944, sa nomination est renouvelée, sans effet. En 1946, une bourse de deux mois au Portugal lui permet de faire la correction de son mémoire E.P.H.E. En 1947, elle suit l'enseignement de Jacques Handschin à Bâle. En 1948-1949, elle passe une année à Rome pour sa thèse de doctorat d'État : *La notation musicale neumatique. Les quatre provinces lyonnaises : Lyon, Rouen, Tours et Sens* (restée inédite). La soutenance a eu lieu le 24 juin 1957. Le jury était composé par Messieurs les professeurs Raymond Lebègue, de l'Institut, président, Jacques Chailley, rapporteur, Henri-Irénée Marrou et Jacques Perret ; et pour sa thèse complémentaire *(La déposition liturgique du Christ au Vendredi Saint. Sa place dans l'histoire des rites et du théâtre religieux) (Analyse de documents portugais)*. Collection portugaise, Paris « Les Belles Lettres » et Lisbonne, Livraria Bertrand, 1960), par les professeurs Raymond Lebègue et Léon Bourdon. En 1940, elle est stagiaire au Centre National de la Recherche Scientifique ; passe attachée de recherches en 1946 et chargé de recherches en 1958. En 1950, elle est chargé de conférence à l'École Pratique des Hautes Études (IV^e^ section) ; est nommée Directeur d'Études en 1959. En 1961, elle voit le couronnement de sa carrière lorsqu'on lui confia la création de la Chaire de Musicologie de la Faculté des Lettres de Poitiers, qu'elle gardera jusqu'à l'automne 1970, avec cumul du poste à l'E.P.H.E., où elle a fait son dernier cours le 28 février 1973. En plus de toutes ces activités, pendant de nombreuses années, elle a été secrétaire-adjointe de la Société Française de Musicologie. Ces dernières années, elle assurait un cours de musicologie grégorienne à la Faculté Libre Internationale Interdisciplinaire. Elle avait une réputation internationale. En 1969, elle fait une longue tournée de conférences aux États-Unis ; en 1970, en Angleterre ; en 1971, en Pologne ; en 1973, encore aux États-Unis. Elle était invitée pour cette fin d'année au Liban et à Jérusalem.

Elle a donné une impulsion durable aux recherches dans le domaine des notations neumatiques. Autant dans le domaine liturgique que dans celui des classiques latins.

Sa bibliographie paraîtra dans les *Cahiers de Civilisation médiévale*.

Solange Corbin a fait école, autant par sa générosité et sa science, que par sa faculté exceptionnelle de pressentir et d'aider à naître des vocations de chercheurs.

Denise JOURDAN-HEMMERDINGER.